

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



CHARTRE

REVOLUTIONNAIRE



BIBLIOTHEQUE NATIONALE

PARIS

LOUIS XII,
PÈRE DU PEUPLE,
TRAGÉDIE,

DÉDIÉE A LA GARDE NATIONALE.

*Représentée sur le Théâtre de la Nation , le
12 Février 1790.*

Par C. Ph. RONSIN , Capitaine d'honneur de
la Garde Nationale Parisienne.



SE TROUVE A PARIS;
Chez L. POTIER DE LILLE , Imprimeur , rue
Favart , N^o. 5.

1790.

10-11-11

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

500 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

RECEIVED

10-11-11

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

500 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

RECEIVED

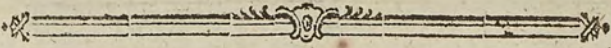
10-11-11

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

500 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

RECEIVED



AVERTISSEMENT.

LA représentation de cette Tragédie ayant été fort orageuse, & le Public n'ayant pu l'entendre, & parconséquent la juger, l'Auteur a cru devoir la livrer à l'impression. Il est loin de croire qu'un ouvrage composé en un mois, puisse être sans défauts; mais il se flatte que tous les bons Français applaudiront aux sentimens qui l'ont porté à traiter un sujet qu'il avoit cru propre à ramener le calme dans les esprits, en proscrivant la fureur des exécutions populaires, & dans lequel il offroit à ses Concitoyens une occasion de rendre un hommage éclatant au jeune Héros qui défend notre liberté avec autant de sagesse que de courage, & à un Roi qui, en venant habiter parmi nous, a rempli si dignement la promesse qu'il avoit faite de n'être qu'un avec son *Peuple*.

P E R S O N N A G E S.

LOUIS XII, Roi de France, surnommé le
Père du Peuple.

LOUIS LE MAURE, Duc de Milan.

LE CHEVALIER BAYARD.

HEROËT, Intendant des Finances de
Louis XII.

MONTALE, Laboureur.

LAUTREC, Officier Français.

VOLMAR, Gouverneur de Pierre-en-Scize.

UN CITOYEN ARMÉ.

FOULE DE CITOYENS ARMÉS.

SOLDATS.

GARDES.

La Scène est à Lyon;



LOUIS XII,
PÈRE DU PEUPLE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente une prison. On voit le Duc de Milan sortir d'un cachot, dont la porte est au fond du Théâtre.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC DE MILAN, *seul.*

ACCABLANS souvenirs de ma grandeur passée,
Serez-vous donc toujours présents à ma pensée?
De mon cœur indigné ne fuirez-vous jamais?
Du trône de Milan, banni par les Français,
Chargé de fers, réduit au plus dur esclavage,
Que d'un Roi triomphant puisse inventer la rage,

Caché par mon égal sous ces horribles murs,
Où de vils criminels traînent leurs jours impurs,
Dieu, fais moi, par pitié, dans mon malheur extrême,
Oublier que mon front porta le Diadème ;
Ou bien, ne le rappelle à ce cœur outragé,
Que pour nourrir en moi l'espoir d'être vengé.
Mais que vois-je ? déjà, de ces voûtes funèbres,
Une foible clarté vient chasser les ténèbres :
C'est le jour qui renaît... Malheureux, avec lui,
Sens renaître ta peine et croître ton ennui :
Recommence avec lui tes plaintes et tes larmes.
Couvert d'affronts, troublé de remords et d'alarmes,
Je déteste, je crains jusqu'au peu de clarté
Que le soleil envoie en ce lieu redouté.
Ses feux semblent chasser de cet antre effroyable
La paix que le sommeil apporte au misérable :
Son lever n'est pour moi que le réveil affreux
Des vautours acharnés à ce cœur malheureux.
Mais, de quels cris plaintifs retentit cette voûte !
J'apperçois un Français. Que veut-il ? c'est sans doute
Quelque obscur criminel, que pour m'humilier,
Mes tyrans, à mes fers, osent associer.
N'importe, quel qu'il soit, il faut que je l'entende,
Il faut que dans son sein ma douleur se répande.
J'en ai besoin ; mon cœur, pressé d'un long ennui,
Cherche un infortuné pour pleurer avec lui.
J'éprouve, en le voyant, une secrète joie :
Est-ce un consolateur que le destin m'envoie ?



SCÈNE II.

LE DUC, MONTALE, DEUX SOLDATS.

LE DUC, à Montale.

O toi, le seul mortel qu'en ces lugubres lieux
Le sort, depuis six mois, ait offert à mes yeux,
Innocent ou coupable, approche.

MONTALE.

Moi, coupable !

Grand Dieu, n'outragez point le cœur d'un misérable,
A qui les coups affreux, dont il est abattu,
N'ont, pour le soutenir, laissé que sa vertu.

LE DUC.

Eh ! pour moi ta présence en aura plus de charmes.
Mais quand nous confondrons nos plaintes et nos larmes,
J'aurai, dans mon malheur, plus outragé que toi,
La honte d'être esclave, et d'avoir été Roi.

MONTALE.

Quoi, dans un rang si bas, tomber du rang suprême !
Que vous devez souffrir ; j'en juge par moi-même,
Qui dans mon sort, plus près de l'ombre où je suis né,
Me croyois, des humains, le plus infortuné.

(*en se jettant aux pieds du Duc.*)

Ah ! Seigneur.

LE DUC.

Lève toi, ton respect m'importune ;
Sois mon ami : les Rois que poursuit l'infortune,
S'estiment trop heureux de traiter en égaux

les plus obscurs mortels qui partagent leurs maux.
Tu vois à ces lambeaux de la pourpre royale,
Qu'entre nous deux le sort ne met plus d'intervalle.
Lorsqu'au rang des sujets les Rois sont descendus,
L'éclat de leur naissance est un malheur de plus.
Ce temps sera toujours présent à ma mémoire,
Où du Rhône à l'Adda, conduits par la victoire,
Vos bataillons venoient à pas précipités,
Fondre comme un torrent sur nos champs dévastés ;
Louis , à qui du sang les droits imaginaires
Ne laissoient qu'un vain titre au trône de mes pères,
D'un voile d'équité couvroit ses attentats,
Et, la foudre à la main , ravageoit mes Etats.
Je fus vaincu ; la fuite étant mon seul partage ,
Des fiers Helvétiens j'implore le courage ;
Je me jette en leurs bras : mais j'en frémiss encor ,
Des traîtres au vainqueur me vendent à prix d'or.
Roi, je me vois traité comme un tigre en furie.
On me charge de fers , et , loin de ma Patrie ,
Je suis dans ces cachots traîné par mes tyrans.
Monarque sans Sujets, et père sans enfans,
Six mois sont écoulés depuis ce jour terrible ,
Où, plongé dans la nuit de cette tour horrible ,
J'ai languï dans l'opprobre et dans le désespoir ,
Sans rencontrer un cœur que je pusse émouvoir.
Je n'ai vu qu'un seul homme , ou plutôt un esclave ,
Qui tous les jours , au nom du vainqueur qui me brave ,
M'offre un vil aliment , que ses avarès mains
N'oseroient présenter au dernier des humains.

M O N - T A L E .

Puis-je croire qu'un Roi sensible et magnanime ,
Dans un si long supplice enchaîne sa victime ?

LE DUC.

Français, vous voyez tous un Dieu dans votre Roi.
Père de ses Sujets, c'est un tyran pour moi.

MONTALE.

Mais quel crime à vos pleurs le rend inexorable ?

LE DUC.

Je l'avoue, à ses yeux je dois être coupable.
Quand, suivi de Bayard, ce Prince ambitieux
Me disputoit le trône où régnoient mes ayeux.
Trop fier, trop indigné d'un si sanglant outrage,
Une aveugle furie égara mon courage.
J'eus contre les Français des bourreaux soudoyés :
L'or payoit chaque tête apportée à mes pieds ;
Et par cette vengeance égale à ma disgrâce,
Je crus de mes vainqueurs épouvanter l'audace.
Je me trompai : ma haine irrita leur fureur ;
Je fus chassé du trône.

MONTALE.

Et lorsqu'aux champs d'honneur
Les Français, de leur Roi, défendoient l'héritage,
A la seule valeur vous opposiez la rage !
Si vos mains, dans leur sang, brûloient de se plonger,
Il falloit les combattre, et non les égorger.

LE DUC.

Si mes crimes sont grands, ma peine les surpasse :
Et ce Roi, dont l'orgueil insulte à ma disgrâce,
Dans sa persévérance à punir mes forfaits,
A plus de cruauté que je n'en eus jamais :
Sa haine est implacable.

Ah ! je ne le puis croire ;
 Louis usera mieux des droits de la victoire,
 Louis met la clémence au rang de ses vertus.
 Un Roi, bon pour son Peuple, est bon pour les vaincus.

LE DUC.

Qui, lui... Si ta pitié craint de r'ouvrir mes plaies,
 Peins l'auteur de mes maux sous des couleurs plus vraies ;
 Dis-moi que la vengeance étouffe en lui l'honneur ;
 Qu'à me persécuter il met tout son bonheur ;
 Alors je te croirai... J'en atteste toi-même,
 Toi, qui victime aussi de son pouvoir suprême,
 Né, son sujet, te vois, dans ce séjour cruel,
 Plongé, quoi qu'innocent, comme un vil criminel.

MONTALE.

Ah ! loin de rejeter sur ce Roi magnanime
 Les affronts que j'éprouve, et le joug qui m'opprime,
 J'attendrois de lui seul la fin de mon malheur,
 S'il avoit entendu le cri de ma douleur.
 Mais Louis est absent : d'un morne effroi troublée,
 Et comme une famille errante et désolée,
 Toute la France, en butte à l'audace des Grands,
 Sujette d'un bon Roi, gémit sous vingt tyrans ;
 Et tandis que nos vœux au ciel le redemandent,
 Quelque éclat que sur lui ses triomphes répandent,
 Compense-t-il les maux que souffre loin de lui
 Un peuple dont toujours il s'est montré l'appui ?

LE DUC.

Sais-tu sur quel rivage éclate la tempête ?
 Sais-tu si vers le Tibre, étendant sa conquête,

Jusqu'aux portes de Rome il a semé l'effroi ?
Sais-tu si mes sujets n'ont pas trahi leur foi ?
S'ils n'ont pas, resserrant le joug qui m'humilie,
Aidé leur nouveau maître à dompter l'Italie ?

MONTALE.

Né dans les champs, nourri sous mes rustiques toits ;
Je prends peu d'intérêt aux querelles des Rois.
Le départ de Louis troubloît seul ma pensée ;
Et quand de son retour la nouvelle annoncée
Eut frappé mon oreille, impatient, jaloux
De revoir ce bon Roi, d'embrasser ses genoux,
Je venois, le cœur plein d'une douce espérance,
Lui raconter les maux qu'a produits son absence ;
Éclairer sa justice, implorer son soutien
Contre les fiers brigands qui m'ont ravi mon bien.
Mais à peine arrivé sur ces tristes rivages,
Qu'y vois-je ? la famine exerçant ses ravages,
Et le peuple en courroux, menaçant du trépas
Un ministre souillé des plus noirs attentats.
Au nom d'un souverain, père de la Patrie,
De mille infortunés j'appaise la furie ;
Je fais à chacun d'eux raconter ses malheurs.
Dans un écrit fatal, & scellé de nos pleurs,
Nous avions d'Héroët tracé les injustices,
Quand ce traître, entouré de ses nombreux complices,
M'arrête comme auteur d'un projet criminel,
Erige, pour me perdre, un tribunal cruel ;
L'accusateur préside à ce sénat profane ;
Et de l'iniquité ce redoutable organe,
A peine de ma mort a prononcé l'arrêt,
Qu'à la hâte, & sans bruit, on en dresse l'apprêt :

C'est-là qu'ils vont dans l'ombre, égorgeant leur victime,
Avec moi dans la tombe ensevelir leur crime :
Je les attends.

L E D U C.

Quel est le triste sort des Rois,
Si, lorsqu'un malheureux vient réclamer ses droits,
Des monstres dans son sang étouffent ses murmures !..
Et le peuple Français dévore ces injures !
Quel opprobre avec soi traîne l'adversité !
Quoi ! de tant de soldats nés pour la liberté,
De tant de Citoyens, aucun ne se présente,
D'un esprit assez fort, d'une ame assez constante
Pour réclamer un bien à tous si précieux !

M O N T A L E.

Las de courber le front sous un joug odieux,
Ce peuple, vain jouet des Grands et des Ministres,
Pour dérober son maître à leurs conseils sinistres,
N'attend que son retour : alors, vous les verrez
Ces Français qu'on vous peint lâches, désespérés,
Se réveiller, s'armer au nom de la Patrie,
De l'hydre féodale étouffer la furie ;
Rendre au foible outragé son honneur & ses droits,
Et par ce grand exemple, apprendre à tous les Rois,
Qu'ainsi que leur pouvoir, leur bonheur est extrême,
Lorsqu'ils prennent pour garde un peuple qui les aime.
Mais je mourrai sans voir ces étonnans succès ;
Trop heureux si je suis le dernier des Français
Qu'ait accablé des grands la puissance arbitraire.

L E D U C.

Cette mort que tu crains va finir ta misère.

Ah ! que ce jour n'est-il aussi mon dernier jour !
Mais j'entends quelque bruit aux portes de la tour.

MONTALE.

Elle s'ouvre, et du fort le Gouverneur s'avance.

LE DUC.

Le barbare ! sans trouble il a vu ma souffrance !

SCÈNE III.

LE DUC, MONTALE, VOLMAR.

MONTALE, à *Volmar*.

Si de mes oppresseurs, l'injuste inimitié
N'étouffoit pas en vous le cri de la pitié,
D'un supplice cruel vous pourriez me défendre.
Louis, vous le savez, sur ces bords va descendre.
Si jusqu'à son retour vous retardiez ma mort,
Peut-être, hélas !

VOLMAR.

Chargé de la garde du fort,
Bornant mon zèle aux soins que m'impose ma place,
Je gémis en secret du coup qui vous menace ;
Mais le moindre délai ne dépend plus de moi.

LE DUC.

Quand il en dépendroit, cœur atroce et sans foi,
Tu te garderois bien de trahir tes complices.

VOLMAR.

Quoi, vous me soupçonnez...

Des plus noirs artifices.

De tes pareils la fourbe est l'unique recours.

Toi gémir sur l'arrêt qui va trancher ses jours !

Toi, perfide !...

VOLMAR.

A la mort, qu'on mène le coupable.

SCENE IV.

LE DUC, MONTALE, VOLMAR, LAUTREC,
SOLDATS.

LAUTREC, *aux Soldats de Volmar qui
alloient saisir Montale.*

ARRÊTEZ.

MONTALE.

Ciel !

LE DUC.

Que vois-je ?

LAUTREC, *à Volmar.*

Et toi, monstre exécration,

Tremble.

MONTALE, *à Lautrec.*

A quel Dieu vengeur dois-je un si prompt secours ?

LAUTREC.

Sur le bruit que Volmar alloit trancher vos jours,

De Soldats Citoyens une foule irritée ,
 Vers ce fort odieux marchoit précipitée.
 On n'entendoit par-tout que des cris de fureurs.
 L'ardeur de la vengeance embrâsoit tous les cœurs :
 Vieillards, femmes, enfans, tous avoient pris les armes;
 Et tous , saisis pour vous de mortelles alarmes ,
 Demandoient que Volmar en leurs mains fût livré ,
 Quand soudain à leur tête un héros s'est montré ;
 C'étoit Bayard. « Français , quel courroux vous égare ,
 » (Dit-il) Qu'allez-vous faire » ? Immoler un barbare ,
 » (S'est écrié le peuple.) » Hé bien , (répond alors
 Ce héros dont l'honneur animoit les transports) ,
 » Si vous n'êtes armés que pour punir un traître ,
 » Les loix vous vengeront. Votre Roi va paroître ;
 » Volez à sa rencontre. Et vous , braves soldats ,
 » Venez tous , de Montale empêcher le trépas » .
 A ces mots , la fureur fait place à l'allégresse :
 Et tandis qu'à l'envie tout le peuple s'empresse
 Audevant de ce Roi si cher à notre amour ,
 Suivi de ses guerriers , Bayard marche à la tour ,
 Entre , et fier de ravir l'innocence au supplice ,
 Renverse l'échaffaut que dressoit l'injustice.
 Alors , vous eussiez vu tous ces mêmes soldats ,
 Qui du cruel Volmar servoient les attentats ,
 Partageant de Bayard la pitié magnanime ,
 Se joindre à ce héros pour sauver la victime.
 Mais le voici.



SCENE V.

Les mêmes, BAYARD.

BAYARD, à *Volmar*.

QUI vient vous demander raison
 De tant d'audace unie à tant de trahison.
 Et quel exemple a-t-on de vos complots perfides ?
 Un malheureux lassé du fardeau des subsides,
 Jusqu'à son Souverain veut élever la voix,
 Et vous l'assassinez avec le fer des loix !
 On profane en secret leur majesté terrible !
 Et ce sont les sujets d'un Roi juste et sensible,
 Qui trament en son nom un attentat si noir !
 Quand il saura l'abus qu'on fait de son pouvoir,
 Tremblez : plus à son peuple il veut servir de père,
 Et plus vous sentirez le poids de sa colère.
 (*à Volmar.*) (*à Lautrec.*)
 Allez. . . . Vous, qu'on le suive.

VOLMAR, à *Bayard*.

Et c'est un vieux soldat
 Qui m'ose reprocher mon zèle pour l'Etat !
 N'est-ce pas le servir que veiller sur le crime ?
 Chevalier comme vous, le même esprit m'anime.

BAYARD.

Toi Chevalier, barbare ! et qu'à fait ta valeur
 Pour mériter ce nom consacré par l'honneur ?
 Penses-tu qu'à la fourbe, au meurtre, à la rapine,
 Ce titre gorieux doive son origine ?
 Lorsque tu fus admis dans cet ordre sacré,

En

En face des autels, quand ta bouche a juré
De défendre ton Dieu, ton Prince et ta Patrie,
N'as-tu pas ajouté qu'au péril de ta vie,
Ton bras, contre le crime en tous les temps armé,
Seroit l'appui du foible et du juste opprimé ?
Dis-moi si ton courage, à ce serment fidèle,
S'acquitte avec honneur d'une charge si belle ?
Tu te dis Chevalier, toi le persécuteur
De tous ceux dont ce nom t'a créé le vengeur ;
Toi qui, dans un emploi digne de ta bassesse,
Te faisant soudoyer par la scélératesse,
Scelles tous les forfaits d'un Ministre pervers,
Du sang des malheureux qui tombent dans tes fers.

V O L M A R.

Ah ! bien loin que Louis mette au nombre des crimes
Un arrêt que du trône ont dicté les maximes,
Il me rendra justice.

B A Y A R D.

Oui, tu peux y compter ;
Et c'est sur cet espoir que j'ose t'arrêter.

*(Volmar sort, suivi de Lautrec
& des Soldats.)*



SCENE VI.

BAYARD, LE DUC, MONTALE.

MONTALE, à Bayard.

O vous qu'à ma défense un Dieu propice envoie,
Souffrez qu'à vos genoux, versant des pleurs de joie,
Je demande une grace au grand cœur de Bayard.

BAYARD.

Ah ! parlez.

MONTALE, en montrant le Duc.

Vous voyez ce malheureux vieillard ;
A son regard farouche, à son morne silence,
Concevez, s'il se peut, l'excès de sa souffrance.
On n'éprouva jamais de plus vives douleurs.

BAYARD.

Il détouïne de moi ses yeux baignés de pleurs.
Auroit-il des remords ? gémit-il sur son crime ?
Ou de la tyrannie, est-ce une autre victime ?

LE DUC, à Bayard.

Méconnois-tu ce front que tu vis couronné ?
Regarde.

BAYARD.

Quoi, c'est vous, Monarque infortuné ?

LE DUC.

Invincible guerrier, contemple ton ouvrage.
Vois l'état déplorable où m'a mis ton courage.
Oui, sans toi, sans Bayard, ton Roi n'eût pas vaincu.

TRAGÉDIE.

19

BAYARD.

C'est-là qu'à vos grandeurs vous avez survécu ?

LE DUC.

Là, seul, anéanti pour le reste du monde,
J'ai languï, j'ai séché sous la voûte profonde
D'un mur, dont l'épaisseur dérobe à mes bourreaux
Tous les cris de douleurs que m'arrachent mes maux.

BAYARD.

Peut-être, de l'Etat, les maximes sévères,
Rendoient de votre exil les rigueurs nécessaires.
Mais Louis, Roi sensible, et vainqueur généreux,
N'a pu vous reléguer dans ce repaire affreux ;
De tant de cruauté, son cœur est incapable.

LE DUC.

Je n'accuse que lui... S'il n'étoit pas coupable,
Eût-il, quand pour prison il me donna ce fort,
A la foi d'un esclave abandonné mon sort ?

BAYARD.

Venez donc avec moi dénoncer les infâmes
Dont la rage a tissu ces infernales trames.
Montale va nous suivre ; et si ma foible voix
Touche en votre faveur le plus humain des Rois,
Vous verrez s'adoucir le sort qui vous exile,
Et la Cour de Louis deviendra votre asyle.

LE DUC.

Jamais, Bayard, jamais ; mon deuil est éternel.
Quel intérêt vous lie au sort d'un criminel ?
Avez-vous oublié, qu'ennemi de la France,

B 2

J'ai, par mille attentats signalé ma vengeance ?
Qu'aux mépris de l'honneur et des droits les plus saints,
J'ai contre vos soldats payé des assassins ?
Si j'abhorre aujourd'hui ces sanglantes maximes ;
Si mes maux m'ont appris à détester mes crimes ;
Pis de mes trahisons j'envisage l'horreur ,
Plus je crains de paroître aux yeux de mon vainqueur.
Qui, moi, que j'aïlle au sein d'une ville ennemie,
D'un Souverain coupable, étaler l'infâmie !
Que dans la même Cour où règnent mes tyrans,
J'aïlle servir de fable à de vils courtisans ,
Qui, se rappelant tous ma fureur homicide,
Se diroient : « le voilà ce Roi lâche et perfide !
» Il est esclave ». Ah ! Dieux !... Montale, laisse moi,
La nuit de mon cachot m'inspire moins d'effroi.
J'en préfère l'horreur à cette Cour barbare.

*(Il rentre dans le cachot qui est
au fond du Théâtre.)*

B A Y A R D , à Montale.

Viens, nous verrons cesser la douleur qui l'égare,
Quand Louis, l'arrachant à d'infâmes liens,
Aura puni l'auteur de ses maux et des tiens.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le Théâtre représente le vestibule d'un Palais.

SCENE PREMIERE.

MONTALE, BAYARD.

MONTALE.

Voici donc de Louis la demeure sacrée ?
O vous, dont la pitié m'en daigne ouvrir l'entrée ;
Vous, le meilleur sujet du plus humain des Rois,
Bayard, êtes-vous sûr, qu'en empruntant ma voix,
La vérité, qu'ici vous m'invitez à dire,
Sur le cœur du Monarque aura le même empire ?

BAYARD.

Louis aime à l'entendre : et cent fois je l'ai vu,
Avide d'un langage à la Cour inconnu,
Aller, sur les auteurs des misères publiques
Interroger le pauvre en ses foyers rustiques.
Mais les plus sages Rois sont sujets à l'erreur ;
Et quand, profond dans l'art de masquer sa fureur,
Un Ministre pervers a surpris leur sagesse,
Qui d'eux échapperoit aux pièges qu'on leur dresse,
Si de vrais Citoyens n'avoient la fermeté
De faire, dans leur Cour, tonner la vérité ?
Mais, qu'entends-je ?

B. 3

SCENE II.

LAUTREC, BAYARD, MONTALE.

LAUTREC.

VERS nous le Monarque s'avance.

MONTALE.

Ciel !

BAYARD.

Et tous les Français qu'affligeoit son absence,
Quand leur Dieu tutélaire a paru sur ces bords,
Ont-ils fait, de leur joie, éclater les transports ?

LAUTREC.

Oui, Bayard ; et jamais au plus heureux Monarque
On n'a donné d'amour une plus belle marque.
De Soldats Citoyens, un bataillon nombreux,
Entoure de Louis le char victorieux.
De triomphe et de paix des cris se font entendre ;
Et tel qu'une famille, à qui d'un père tendre,
La malheureuse absence enlevait tout appui,
Son peuple impatient s'empresse autour de lui.
On approche.

BAYARD.

Montale, aux genoux de ton maître,
Quand il en sera temps, je te ferai paroître.
Je veux, de tes malheurs, lui parler sans témoins.
Laisse-moi.

J'attends tout de vos généreux soins.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

LE ROI, BAYARD, LAUTREC, *dans le fond du Théâtre, avec Montale et une troupe de Soldats Citoyens.*

LE ROI, *en prenant la main de Bayard.*

AH ! Bayard !...

BAYARD.

Sur vos pas tout un peuple s'empresse :
Ces murs n'ont retenti que de cris d'allégresse ;
Et je vois, dans un jour pour vous si glorieux,
Des larmes de douleur s'échapper de vos yeux.

LE ROI.

Tu me connois, Bayard ; tu sais combien je l'aime,
Ce peuple, qu'à ses Rois attache un zèle extrême.
Il m'a nommé son père ; et mes plus tendres vœux
N'aspirent plus qu'à voir tous mes enfans heureux.
Mais d'un chagrin secret j'ai peine à me défendre.
Dans ces cris que ton cœur s'applaudissoit d'entendre,
Dans cet empressement à voler sur les pas
D'un Roi depuis six mois absent de ses Etats,
Je n'ai point retrouvé ces vifs transports de joie,
Où jadis mon aspect les livroit tous en proie.
Je crains même, s'il faut te parler sans détour,

Que mon peuple pour moi n'ait plus autant d'amour.
 J'ai vu sur tous les fronts une ombre de tristesse.
 Des murmures confus ont troublé ma tendresse ;
 Et mes regards n'ont pu contempler sans effroi
 Des Citoyens armés pour recevoir un Roi ,
 Qui toujours dans leur sein accueilli comme un père ,
 Trouvoit dans leur amour une garde si chère.
 O Bayard ! de quel deuil mon cœur seroit rempli ,
 Si , couvert du laurier que tes mains ont cueilli ,
 J'apprenois que ma gloire a coûté quelques larmes
 A ceux dont le bonheur a pour moi tant de charmes !

B A Y A R D .

Sire , lorsque les Rois , sous un ciel étranger ,
 Cherchent dans les combats la gloire et le danger ,
 Dans les mains d'un Ministre ils laissent leur puissance ;
 Et ce despote adroit , qu'enhardit leur absence ,
 Porte plus de ravage au sein de leurs Etats ,
 Que chez nos ennemis n'en portent les combats.

L E R O I .

Et que prétends-tu dire ? O mon ami , de grace ,
 Parle , éclaircis l'effroi dont ce discours me glace.
 Ai-je , par une erreur commune aux Souverains ,
 Mis le sort de mon peuple en de coupables mains ?
 Est-ce d'Amboise , ô ciel ! que ton grand cœur
 soupçonne ?

B A Y A R D .

Non : par les vœux du peuple appelé près du trône ,
 D'Amboise est devenu par son zèle et sa foi ,
 L'espoir des gens de bien , et des méchants l'effroi...
 Déjà même , à vos vœux empressé de souscrire ,

D'Amboise assemble à Tours les sages de l'Empire;
Et vous n'ignorez pas qu'ils seront plus heureux
Lorsqu'ils verront leur Roi s'asseoir au milieu d'eux.

LE ROI.

Bayard, ils la verront cette auguste journée,
Où, du peuple, avec eux, fixant la destinée,
J'irai, sacrifiant mon intérêt au sien,
Leur montrer, de l'Etat, le premier Citoyen.

BAYARD.

Ah! Sire! une démarche aussi franche, aussi belle,
Couvrira votre nom d'une gloire immortelle;
Père de la Patrie, en lui rendant la paix,
Vous allez devenir l'idole des Français.

LE ROI.

Ce nom seul peut flatter mon ame paternelle;
L'amour de mes sujets est un besoin pour elle.
Oui, cent fois on m'a dit, lorsqu'on m'a vu troublé,
Votre peuple vous aime, et j'étois consolé.
Mais sais-tu quel motif de discorde ou de crainte,
Arme les habitans qu'enferme cette enceinte?
Veut-on, sur leur bonheur, traverser mes projets?
A-t-on persécuté quelqu'un de mes sujets?

BAYARD,

Sire, il est près des Rois de ces hommes perfides,
Qui, des biens de l'Etat, déprédateurs avides,
Sous le saint nom de zèle et de fidélité,
Masquent leur brigandage et leur perversité.
Il en est un, sur-tout, d'autant plus méprisable,
Qu'arrivé par la brigade, à ce poste honorable,

De votre confiance il n'a su s'emparer
Que pour gêner le peuple et s'en faire abhorrer.

L E R O I.

Et quel monstre ?...

B A Y A R D.

Héroët, dont le fatal génie
A fait sous un bon Roi régner la tyrannie.

L E R O I.

Quoi, Bayard, un Ministre, ou plutôt un ingrat,
A qui j'ai confié les trésors de l'Etat,
N'a pas craint de trahir la foi qu'il m'a jurée?

B A Y A R D.

De l'honneur à ses pieds foulant la loi sacrée,
Il opprimoit le pauvre, et ménageoit les Grands.

L E R O I.

Mais de sa perfidie as-tu de sûrs garants ?

B A Y A R D, *en montrant Montale.*

Oui, Sire ; et ce vieillard, une de ses victimes,
Vous peindra mieux que moi la noirceur de ses crimes,
Et l'abus que le monstre a fait de son pouvoir.

(*A Montale.*)

Viens Montale, ton Roi te permet de le voir,

(*Au Roi.*)

Et vous, pour l'écouter, armez-vous de courage.
Né loin des Cours, Montale en sait peu le langage ;
Mais, Sire, vous allez entendre par sa voix
Des leçons qui pourront servir à tous les Rois.

LE ROI.

Et j'en profiterai , reçois en l'assurance.

(Bayard sort , et Montale s'avance.)

SCENE IV.

LE ROI, MONTALE, LAUTREC, dans
le fond du Théâtre, avec les Soldats Citoyens.

LE ROI.

VIENS ; et, calmant le trouble où te met ma présence,
Ferme un moment les yeux sur mon faste royal,
Et parle avec ton Roi comme avec ton égal.

MONTALE.

Dites, avec l'amour qu'un fils a pour son père.
Oui, Sire, je rends grace au ciel de ma misère,
Puisqu'elle m'a permis d'embrasser les genoux
D'un Prince, dont l'aspect nous est si cher à tous.

LE ROI.

Bayard, dont la franchise est par-tout en estime,
M'a dit, que d'un Ministre, innocente victime,
Tu venois sur sa fourbe et sur sa cruauté,
Répandre l'affreux jour qui suit la vérité.

MONTALE.

Puissiez-vous, averti par ses cris redoutables,
N'avoir j'amaïs besoin d'en ouïr de semblables !

Où prendrai-je en effet d'assez noires couleurs
Pour peindre d'Héroët l'audace et les fureurs ?

C'est sous le toit du pauvre, oui, Sire, sous le chaume,
 Qu'un barbare, au mépris des droits sacrés de l'homme,
 Vint avec nos deniers remplir votre trésor,
 Dont ses prodigues mains avoient épuisé l'or.
 Là, tandis que son luxe épouvantoit nos villes,
 Ses agens, de nos biens, déprédateurs habiles,
 Et de notre sueur s'abreuvant à loisir,
 Osoient se disputer l'exécration plaisir
 De dépouiller le foible au nom d'un Roi sensible.
 Si je vous retraçois leur despotisme horrible,
 Si je vous rappellois tous les secrets ressorts
 Que leur chef inventa pour dévaster ces bords,
 Et ce que son palais recèle de rapines,
 Gouffre, qui de la France engloutit les ruines;
 Si je vous présentais, vieillards, femmes, enfans,
 S'armant tous à l'envi pour punir leurs tyrans,
 Sire, vous frémiriez d'un si cruel outrage,
 Et vous n'auriez pourtant, dans cette affreuse image,
 Qu'un récit imparfait de la calamité
 Qu'a produit un seul homme et sa rapacité.

L E R O I.

Où serois-je, grand Dieu! si des conseils sinistres,
 N'avoient mis près de moi que de pareils Ministres?
 Par la main des brigands, mes Etats ravagés,
 En un sanglant désert seroient déjà changés.
 Quel est d'un Souverain le funeste partage,
 Si, lorsque de son peuple il défend l'héritage,
 Des tigres, altérés du sang des malheureux,
 Les privent du bonheur où tendent tous ses vœux?
 Mais, si j'en crois Bayard, toi-même est la victime
 De ces cœurs que tu peins endurcis dans le crime.

Parle , dis-moi quels coups t'a portés leur fureur ?

M O N T A L E.

Nous vivons dans un temps de désordre et d'horreur,
Où des adulateurs, les maximes infâmes,
Des venins du mensonge ont infecté les ames,
Et traitent lâchement de peuple révolté,
Un peuple ami du trône et de la liberté.
C'est ainsi, qu'innocent, on m'a jugé coupable.
Las du joug d'Héroët, un peuple misérable,
Alloit dans sa colère accabler de ses traits
Tous les exécuteurs de ses ordres secrets;
Tremblant des attentats que la discorde apprête,
J'assemble des amis, et je marche à leur tête;
Et par des cris de paix j'avois déjà calmé
Un peuple, de fureur et d'audace enflammé,
Lorsqu'Héroët, suivi d'une garde cruelle,
M'arrête comme chef de la foule rebelle,
Me conduit à la tour, où sa férocité,
Prompte à s'envelopper d'un voile d'équité,
Dresse de délateurs, un tribunal profane,
Dont il se fait lui-même et le chef et l'organe,
Au plus honteux trépas je me vois condamné.
Enfin à l'échaffaut j'allois être traîné,
Quand, par le peuple, instruit du sort qu'on me prépare,
Bayard vient m'arracher à cette mort barbare,
Et m'amène à vos pieds, sûr que votre bonté
Daigneroit, par ma bouche, ouïr la vérité.

L E R O I.

J'ai peine à retenir le courroux qui m'entraîne,
Les auteurs de tes maux en subiront la peine;
J'en jure par l'amour que j'ai pour mes sujets.

Plus je les aime , et plus , à de si noirs projets ,
Je dois des châtimens dont le crime frémisses...
Et si de ces méchans on m'avoit cru complice !

MONTALE.

Ah ! le peuple a pour vous des yeux bien différens.
Vous en êtes le père , ils en sont les tyrans.
Mais ce qui me confond , c'est que leurs loix cruelles
Aient encore à la Cour des défenseurs fidèles ;
C'est de voir sous leur joug un seul front abaissé ,
Tandis que sur le trône un Monarque est placé ,
Qui veut au despotisme , arrachant ses entraves ,
Régner sur des Français , et non sur des esclaves.

LE ROI.

Ainsi donc , mon palais n'est rempli que d'ingrats ,
Qui des pièges du crime ont entouré mes pas !

MONTALE.

Non , Sire , il est des Grands dignes de votre estime.
Il en est que pour vous un amour pur anime.
Les Gaston , les Bayard , voilà de bons Français.
Bien moins fiers de leurs noms , que grands par leurs
succès ,
Ils défendent le peuple avec autant de zèle
Qu'ils vont de leur Monarque embrasser la querelle.
Voilà des conseillers vraiment dignes d'un Roi ,
Dont le bonheur public est la première loi.

LE ROI.

O mon ami ! que j'aime à te voir rendre hommage
A des guerriers qu'enflamme un si noble courage !
Oui , Gaston et Bayard sont mes plus sûrs appuis.
Appelé par le sang près du trône où je suis ,

Gaston, tout jeune encor, mais vainqueur de l'envie,
Voit une armée entière à ses loix asservie.
Et mes plus vieux soldats, témoins de ses talens,
Dans un art où l'honneur ne vient qu'avec les ans,
S'étonnent de le voir, au printemps de son âge,
Joindre un profond génie au plus ardent courage,
Et se montrer par-tout avec le même éclat,
Aussi sage au conseil, qu'intrépide au combat.
Et Bayard ! le nommer , c'est parler de sa gloire.

M O N T A L E.

Mais ces Preux Chevaliers, que nous rend la victoire,
Les verrons-nous encore à nos vœux enlevés,
Tandis que des flatteurs, de mollesse énérvés,
S'arrachant à l'envi vos largesses royales,
Immoleront le peuple à leurs brigues fatales?

L E R O I.

Ne crains rien : ta candeur me les fait trop haïr ;
Et malheur aux ingrats qui m'ont osé trahir.

M O N T A L E.

Je ne suis pas le seul qu'ait poursuivi leur rage.
Croiriez-vous qu'un captif, appesanti par l'âge,
Etranger, et déchu du faite des grandeurs,
N'a pu se dérober à leurs lâches fureurs ?

L E R O I.

Quoi ! ce Duc dont Bayard m'a conquis la couronne !

M O N T A L E.

Epreuve, dans l'exil où Volmar l'abandonne,
Ces affronts si cruels, et toujours impunis,
Qu'on se plaît à jeter sur le front des bannis.

Je l'ai trouvé pleurant, sous une voûte obscure,
De l'alliment du pauvre il fait sa nourriture ;
Et voit ses surveillans pousser l'atrocité
Jusques à s'enrichir de sa captivité.

L E R O I.

Les perfides !

M O N T A L E.

Aigri par ses longues souffrances,
Il croit son abandon l'effet de vos vengeances.
C'est envain qu'à ses maux vous iriez compâtrir,
De la nuit des prisons il ne veut plus sortir.

L E R O I.

Ah ! pour l'en arracher, Montale, cours l'instruire,
Et du vif intérêt que son malheur m'inspire,
Et du joug éternel que je garde au pervers
Dont la coupable audace a comblé ses revers !

M O N T A L E.

Plaise au ciel, qu'à ma voix son courroux se fléchisse ;
Et puissent, de Volmar, éprouver le supplice,
Tous ceux qui, souscrivant à des ordres affreux,
Trafiquent comme lui du sang des malheureux.

(Il sort, suivi de Lautrec.)



SCENE

SCÈNE V.

LE ROI, SOLDATS CITOYENS.

LE ROI.

OUI, Volmar languira dans une étroite chaîne.
 A ses iniquités j'égalerais sa peine.
 Ses pareils apprendront à se ressouvenir
 Que s'il est des mortels que la loi fait punir,
 Nous devons rendre à tous, & même au plus coupable,
 Le tribut de pitié qu'on doit à son semblable.

SCÈNE VI.

BAYARD, LE ROI, SOLDATS CITOYENS.

LE ROI.

VIENS, Bayard, ç'en est fait, & mes yeux sont ouverts
 Sur la source des maux que mon peuple a soufferts.
 Mais il faut d'Héroët confondre l'artifice.
 Qu'on le cherche, soldats, allez, qu'on le saisisse,
 Et que chargé de fers on l'amène à la Cour.

BAYARD, *fait signe aux Soldats de rester.*

Volmar est par mon ordre enchaîné dans la tour;
 Et si vous en croyez mon zèle & ma prudence,
 Vous ne hâterez point les coups de la vengeance.
 Contre ses oppresseurs le peuple s'est armé;
 Et s'il voit, s'il rencontre, avant d'être calmé,

Le chef de ses tyrans, sa fureur implacable
Viendra jusqu'en nos bras immoler le coupable ;
Et bientôt, enhardi par ce meurtre inhumain,
Dans ses emportemens, il n'aura plus de frein.
Par des crimes plus grands il punira les crimes,
Et dans tous ceux qu'il craint, saisissant ses victimes,
Teint de sang, et de sang toujours plus affamé,
C'est en assassinant ceux qui l'ont opprimé,
Qu'il pensera servir son maître et la Patrie.

L E R O I.

Quoi ! d'un peuple si doux, tu crains tant de furie !

B A Y A R D.

On l'a rendu barbare, en l'accablant de maux.

L E R O I.

Combien la tyrannie entraîne de fléaux !

B A Y A R D.

Sire, il faut étouffer le mal dans sa naissance,
Et de la liberté séparant la licence,
D'un peuple qui s'égare, enchaîner le courroux.
Le péril presse, allons, et faisons voir à tous
Un Roi qui tend au foible une main secourable,
Et le glaive des loix levé sur le coupable.

L E R O I.

Hé bien, lorsque du Duc, le vertueux ami,
Aura brisé la chaîne où ce Prince a gémi,
Quand tous les Citoyens, à ma voix plus dociles,
Seront avec la nuit rentrés dans leurs asyles,
Bayard, tu prendras soin que dans l'ombre et sans bruit,
Jusques dans mon palais Héroët soit conduit.

B A Y A R D, *aux Soldats qui s'avancent
avec Lautrec.*

Citoyens, écoutez. Indigné des ravages
Qui, pendant son absence, ont troublé ces rivage.,
Votre Roi va promettre aux esprits alarmés,
De punir les tyrans qui vous ont opprimés.
Mais vous, que pour sa gloire enflamme un si beau zèle,
Vous qui vengez vos droits sans trahir sa querelle,
Par de lâches flatteurs, si Louis fut trompé,
Si pour anéantir un pouvoir usurpé,
Contre vos oppresseurs vous avez pris les armes.
Gardez-les... Mais veillez sur la France en alarmes ;
Du titre de soldats, jaloux d'être honorés,
Jurez obéissance à vos devoirs sacrés.
Sous ces mêmes drapeaux, qu'avec fierté déploie,
Un peuple trop long-temps à l'injustice en proie,
Jurez de ne jamais enfreindre les liens
Qui doivent au Monarque unir les Citoyens,
Et de sacrifier dignités, rang, fortune,
Pour un Roi qui s'immole à la cause commune.
Jurez.

*(Les chefs de la milice bourgeoise
s'avancent sur le bord du théâtre
avec les drapeaux.)*

E A U T R E C.

Oui, jurons tous de servir avec lui
Au Souverain de garde, à son peuple d'appui.
Que tous les Citoyens seront amis et frères,
Et que le Chevalier, dont les soins tutélaires,
Ont déjà confondu nos plus fiers ennemis,
A ses sages conseils nous verra tous soumis,

Et ne rencontrera par-tout sur son passage
Que des cœurs envieux d'égal son courage.

B A Y A R D.

Soyons toujours unis, et nous vaincrons toujours ;
Mais si de nos desseins, interrompant le cours,
Quelques ambitieux, que la vengeance inspire,
Entre deux factions partageoient cet empire ;
Si contre tout un peuple osant se déclarer,
Leur audace au grand jour venoit à se montrer,
A cet affreux signal, des discordes civiles,
Les armes à la main, sortez de vos asyles,
Sous ces nobles drapeaux, venez vous ranger tous,
Et que la liberté ne meure qu'avec nous.

L A U T R E C.

Oui, nous jurons de vaincre ou de périr pour elle.

L E R O I.

Toi, qui du haut des cieus vois éclater leur zèle,
Si les foibles humains sont égaux à tes yeux,
Dieu des combats, reçois le serment généreux
D'un peuple qui des Grands fut toujours la victime.

B A Y A R D, *aux Soldats Cioyens.*

Vous, pour mieux consacrer l'ardeur qui vous anime,
Venez renouveler aux organes des loix
Ce serment de défendre et le trône et vos droits.

(*L'armée défile sur le Théâtre. Marche guerrière.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, BAYARD, SUITE.

LE ROI.

MON peuple plus tranquille, attend dans le silence,
L'arrêt du criminel que poursuit sa vengeance.
Bayard, a-t-on suivi l'ordre que j'ai donné?

BAYARD.

Oui, le traître Héroët va vous être amené.

LE ROI.

Et le Duc?

BAYARD.

De Montale, écoutant la prière,
Le Duc a consenti de revoir la lumière.
Il a suivi nos pas; et déjà son courroux
Laisant r'ouvrir son ame à des transports plus doux,
Mêle moins d'amertume aux plaintes qu'il exhale.
Dans mon appartement, gardé près de Montale,
Ce Prince, à vos regards, craignant de se montrer,
Au sein de son ami, se cache pour pleurer.

LE ROI.

Ah! pour l'orgueil des Rois, quel exemple terrible!

BAYARD.

Oui, Sire, et je vous crois trop juste et trop sensible,
 Pour ne pas compâtrir à l'abandon fatal
 Où le sort de la guerre a réduit votre égal.
 C'est envain qu'à la Cour votre bonté l'exile;
 Pour lui le toit du pauvre est un plus doux asyle.
 « Cher Montale, disoit cet illustre banni,
 » Que ne puis-je, à ton sein, pour jamais réuni,
 » Et chassant des grandeurs la mémoire importune,
 » Sous le chaume avec toi finir mon infortune » !

LE ROI.

Ah ! rejettons un vœu formé dans le malheur.
 Mais puisque ma présence aigriroit sa douleur,
 Pour lui montrer la main qui veut sécher ses larmes,
 J'attendrai que le temps ait calmé ses alarmes.
 Oui, mes soins, dans son cœur, ramèneront la paix,
 Et je vaincrai sa haine à force de bienfaits.

BAYARD.

On amène Héroët. Si la pitié nous guide,
(En montrant Héroët.)
 Sire, c'est pour le Duc, et non pour ce perfide,
 Par qui le pauvre a vu ses foyers ravagés,
 Et dont, le pauvre et vous, devez être vengés.

LE ROI.

Nous le serons, Bayard, mais reste avec ton maître,
 J'aurai besoin de toi pour confondre ce traître.



SCÈNE II.

LE ROI, BAYARD, HÉROËT, SUITE.

HÉROËT.

SIRE, affligé de voir des Citoyens obscurs,
Des feux de la discorde épouvanter ces murs,
Je venois à vos pieds rendre un compte fidèle
Des travaux que pour vous s'est imposé mon zèle,
Et par un attentat, qu'à peine je conçois,
Bayard, en criminel, me présente à mon Roi.

LE ROI.

Cet ordre est émané de mon pouvoir suprême,
Et, s'il est rigoureux, n'accusez que vous-même.

HÉROËT.

Moi!

LE ROI.

Vous, que dès long-temps j'aurois ainsi traité,
Si je n'avois trop tard connu la vérité.

HÉROËT.

La vérité!

LE ROI.

Son nom devoit-il vous surprendre!
Ah! lorsqu'à votre oreille elle s'est fait entendre,
Vous deviez jusqu'à moi la laisser parvenir,
Et vous ne m'auriez pas réduit à vous punir.

Mais avant de passer au récit de vos crimes ,
 Avant de vous nommer jusques à vos victimes ,
 Je dois vous rappeler l'engagement sacré
 Du rang dont ma faveur vous avoit honoré.
 Quand je vous confiai les trésors de l'empire ,
 Vous savez quels devoirs j'eus soin de vous prescrire.
 Quoique je fusse alors certain de votre foi ,
 N'ai-je pas ordonné , par une expresse loi ,
 Que pour l'éclat du trône ou les frais de la guerre ,
 On n'iroit point au pauvre arracher son salaire ?
 Et que si des brigands , Ministres ou guerriers ,
 Osoient , du laboureur , dévastant les foyers ,
 Assouvir en mon nom leur infâme avarice ,
 Les traîtres périroient par le dernier supplice ?
 N'avez-vous pas juré d'accomplir ce décret ?

H É R O E T .

Oui , Sire.

L E R O I .

Et vous avez prononcé votre arrêt.

H É R O E T .

A-t-on , de quelque crime , osé noircir ma vie ?

B A Y A R D , *au Roi.*

Comme il sait , sans rougir , voiler sa perfidie !

L E R O I .

Laisse-moi , cher Bayard , poursuivre mon dessein.

(A Héroët.)

Ainsi , fidèle aux vœux de votre Souverain ,
 Vous avez de ses droits fait le plus digne usage ,
 Et de l'agriculteur respecté l'héritage ?

H É R O E T.

J'ai dû concilier par d'utiles projets,
Et l'intérêt du trône, et le bien des sujets.

L E R O I.

Du peuple, cependant, si j'en crois les murmures,
Et les cris menaçans qu'il mêle à ses injures,
De vos vexations, les avarès suppôts,
Le tiennent accablé sous le joug des impôts.

H É R O E T.

Écoutez-vous la voix d'un vulgaire stupide,
Qui, dans tous ses transports, n'a que l'erreur pour
guide?
Qu'il soit esclave ou libre, il se plaindra toujours.

B A Y A R D.

Et tu tiens à ton Roi ces infâmes discours !
Voilà de tes pareils la politique habile.
S'ils trouvent un Monarque à leurs conseils docile,
Les cris des malheureux passent pour attentats ;
Et les Rois bienfaisans ne font que des ingrats.
Mais tu ne sais donc pas qu'on met au rang des traîtres
Tous ceux qui dans l'erreur ont entraîné leurs maîtres ?
A la rigueur des loix, si tu peux échapper,
L'avenir a des yeux qu'on ne sauroit tromper.
Ton supplice t'attend chez les races futures,
Où ton nom ne vivra qu'au milieu des injures.
Déjà même il commence, oui, déjà mille cris,
Nés du sein de ce peuple, objet de tes mépris,
Attestent, qu'avec art, déguisant tes maximes,
Tu pris le sceau du Roi pour consacrer tes crimes.

On ne prononce plus ton nom qu'avec horreur ;
Mais on aime Louis en plaignant son erreur.

H É R O È T.

Dans vos emportemens , je reconnois sans peine ,
Que la faveur du Roi m'attira votre haine.

B A Y A R D.

Le service à la Cour , est autre qu'aux combats.
Je défends le Monarque , et ne le flatte pas ;
Et quant au courtisant qui rampe aux pieds du trône ,
Je puis le mépriser... mais je ne hais personne.
Cependant , puisqu'il faut vous parler sans détour ,
Quand vous vintes briguer les faveurs de la Cour ,
Si j'eusse été présent , croyez en ma franchise ,
La candeur de Louis n'eût pas été surprise.

H É R O È T.

Et quel forfait alors m'auriez-vous imputé ?

B A Y A R D.

J'aurois dit à mon Roi la simple vérité.
J'aurois dit que , nourri de maximes profanes ,
Bercé par la mollesse au sein des courtisannes ,
Vous n'étiez entouré que de cœurs corrompus ;
Et que ce grand courage et ces mâles vertus
Qu'enfante la sagesse et que l'honneur inspire ,
Sur vos sens énervés n'avoient aucun empire ;
Alors , comme un fléau , chassé loin de son Roi ,
Héroët , dans le vice , eût vieilli sans emploi ;
Et Louis n'auroit pas la preuve trop cruelle ,
Qu'un Ministre sans mœurs est rarement fidèle.

HÉROET.

Ainsi vous m'accusez...

LE ROI.

D'avoir trahi l'Etat.

HÉROET.

Et quels sont les garans d'un pareil attentat ?

LE ROI.

La voix du peuple...

HÉROET.

Et vous, Sire, vous pourriez croire
Que je me sois souillé d'une action si noire ;
Moi, qui de vous servir fis mon unique soin !

BAYARD, *au Roi.*

Et de son innocence il vous prend à témoin,
Quand Montale, d'un mot, confondroit son audace.

LE ROI, *à Bayard.*

Qu'il vienne.

(Bayard sort.)

SCÈNE III.

LE ROI, HÉROET, GARDES.

HÉROET.

Ainsi, Bayard a juré ma disgrâce ?

LE ROI.

Bayard m'a dévoilé tous les affreux projets
Qui tendent à m'ôter les cœurs de mes sujets.

HÉROËT.

O mon Roi, l'imposture à ce point vous abuse !

LE ROI.

A vos crimes, Monsieur, ne cherchez point d'excuse ;
Ils sont tous avérés dans cet ordre inhumain
Qu'au Gouverneur du fort adressa votre main.
Lisez, de vos forfaits, le redoutable indice.

(Il lui présente un billet.)

HÉROËT, *lit.*

« Que Montale à l'instant soit conduit au supplice ».

LE ROI, *en lui reprenant le billet.*

En est-ce assez, cruel ?

HÉROËT.

D'un zèle trop ardent,
J'ai peut-être suivi le conseil imprudent ;
Mais voulant d'un rébelle arrêter l'insolence,
J'ai cru que dans ces jours de trouble et de licence,
Il étoit des momens où la nécessité
Nous faisoit une loi de la sévérité,
Et je n'ai pas prévu qu'on me feroit un crime
D'avoir versé le sang d'une obscure victime.

LE ROI.

Parleriez-vous ainsi devant l'infortuné
Qu'à ce cruel trépas vous aviez condamné ?

HÉROËT.

Quoi ! Montale.

LE ROI.

Il respire, et c'est pour vous confondre.
Il entre, et c'est à lui que vous allez répondre.

HÉROËT, *à part.*

Que vois-je ?

SCÈNE IV.

LE ROI, BAYARD, MONTALE, HÉROËT, SUITE.

LE ROI, *à Montale.*

VIENS, Montale, on t'accuse.

MONTALE.

Qui, moi !

LE ROI.

Lorsqu'Héroët, sans ordre émané de son Roi,
Assujettit le peuple à des taxes nouvelles,
N'as-tu pas contre lui soulevé des rebelles ?

MONTALE.

J'ai vu, pour le punir, des malheureux s'armer ;
Si je me fis leur chef, c'étoit pour les calmer.

HÉROËT.

Il devrait ajouter, Sire, que son audace
S'emporta contre moi jusques à la menace.

Oui, je vous menaçai... de dire au Souverain;
 Qu'aux déprédations il n'étoit plus de frein;
 Que vous aviez d'impôts accablé la Province,
 Vendu les dignités qu'on demandoit au Prince;
 Envahi les bienfaits promis aux supplians,
 Que, du foible, oppresseur, vous rampiez près des
 Grands;
 Et que, pour étouffer les rumeurs intestines,
 Il étoit temps de mettre un terme à vos rapines.
 Je l'ai dit; si j'ai tort, le Roi peut m'en punir.

HÉROËT.

Si contre moi, Montale a su vous prévenir,
 Je le jure à vos pieds, Sire, mon plus grand crime
 Est d'avoir trop suivi le zèle qui m'anime.

LE ROI.

Et c'est sous un prétexte aussi vain que fatal,
 Que vous dressiez dans l'ombre un sanglant tribunal,
 Et qu'à votre victime, enlevant tout refuge,
 Vous étiez à la fois accusateur et juge.
 Pour nous laisser d'audace un exemple nouveau;
 Il ne vous manquoit plus que d'être son bourreau.

HÉROËT.

Moi, Sire!

LE ROI.

Si l'honneur, si l'équité vous guide,
 Pourquoi vous entourer d'un voile si perfide?
 Craint-on l'éclat du jour, quand on fait son devoir?

(A Bayard.)

C'étoit peu de tramer un attentat si noir,

Il n'avoit pas prévu qu'on lui feroit un crime
D'avoir versé le sang d'une obscure victime!

B A Y A R D.

Le cruel !

L E R O I.

Oui, Bayard, ce sont ses propres mots...
Comme si mes sujets n'étoient pas tous égaux !
Et c'est d'un laboureur qu'on me tient ce langage !

B A Y A R D.

Et c'est un courtisan qui lui fait cet outrage !

L E R O I , à Héroët , en lui montrant Montali.

Demande à ses pareils ce qu'il en a coûté
Pour nourrir et ton luxe et ton oisiveté ?
Sous ses lambris dorés, quand le riche sommeille,
Sais-tu pourquoi le pauvre avant lui se réveille ?
Pour souffrir, pour pleurer sur l'intervalle affreux
Qu'un préjugé barbare a toujours mis entre eux.
Né ton égal, sans honte, et même sans colère,
Peut-il envisager ton faste et sa misère ?
Le sommeil, dans ses bras, te tient encor penché,
Quand le pauvre, le front à la glebe attaché,
Va, dès que le soleil rend la lumière au monde,
Tremper de sa sueur la terre qu'il féconde ;
Et tandis que pour toi l'or va chercher au loin
Des mets dont sous le chaume on n'a jamais besoin,
Tandis qu'à tes festins préside la luxure,
Demande à ses pareils quel est leur nourriture...
Un pain, que sur ta table on prodigue à ton gré,
Mais que n'ont pas toujours ceux qui l'ont préparé.

BAYARD.

Que j'aime à vous entendre avec tant de franchise,
 Venger le laboureur du Grand qui le méprise !
 Sire, je dirai plus : le simple agriculteur
 Qui dans ses longs travaux vieillit avec honneur,
 Vaut bien le Chevalier qu'illustre son courage ;
 L'un féconde la terre, et l'autre la ravage.

LE ROI, à Héroët.

Ah ! que n'avez-vous eu des sentimens si beaux ?
 Vous auriez à mon peuple, épargné bien des maux.

(Aux Soldats.)

Mais sortez... qu'à la tour, et près de son complice,
 Il aille dans les fers attendre son supplice.

(Des Soldats emmènent Héroët.)

SCÈNE V.

LE ROI, BAYARD, MONTALE, SOLDATS.

MONTALE.

O MON Roi ! pardonnez, si j'ose à vos genoux,
 Implorer pour son crime un châtement plus doux.
 Je vous ai détrompé, mon ame est satisfaite.
 Au glaive des bourreaux ne livrez point sa tête,
 Sauvez-moi du regret d'avoir causé sa mort.

BAYARD.

O d'un cœur outragé, magnanime transport !

Quoi !

Quoi ! Montale, c'est toi qui demandes sa grace ;
Toi qui, foible jouet de sa perfide audace ,
Vis tes jours menacés du plus affreux tourment !

LE ROI.

J'ai peine à revenir de mon étonnement,
Et ce trait d'héroïsme a pénétré mon ame.
O sainte humanité, c'est ta voix qui l'enflamme !
Et cédant au transport qui vient de le saisir,
Je sens qu'à pardonner on a plus de plaisir.
Montale, à t'imiter, ton exemple m'entraîne,
A l'exil d'Héroët, je bornerai sa peine.
Il ira, dans l'opprobre, et loin de mes Etats,
Sous un ciel étranger, pleurer ses attentats.

BAYARD.

J'aime à voir que toujours l'humanité vous guide...
Mais le peuple a proscriit la tête du perfide,
Et s'il apprend...

SCENE VI.

Les précédens, LAUTREC.

LAUTREC.

AH ! Sire, informés qu'en secret
On avoit devant vous fait conduire Héroët,
Des Citoyens, armés pour se venger du crime,
Aux portes du Palais, attendoient leur victime.
A peine elle a paru, qu'un gros de factieux
L'arrête, en l'accablant de cris injurieux.

D

Tous veulent dans son sang assouvir leur furie.
 Envain je les conjure au nom de la patrie,
 De ne point se souiller d'attentats inhumains ;
 De s'épargner l'affront d'avoir trempé leurs mains
 Dans un sang que des loix, le glaive doit répandre,
 La loi de l'équité ne se fait plus entendre.
 Une rage insensée entraîne tous les cœurs.
 Sire, c'est à vos pieds, qu'aveugle en ses fureurs,
 Ce peuple, que d'un traître opprima l'injustice,
 Vient livrer le coupable au plus honteux supplice.
 On l'amène.

LE ROI.

O mon peuple !

BAYARD.

Et ce sont des Français
 Que la colère emporte à de pareils excès !

LE ROI.

Et l'abus qu'un seul homme a fait de ma puissance,
 Inspire à mes sujets cette horrible licence !

BAYARD.

Sire, de la vengeance entendez-vous le cri ?
 Elle approche... Venez, l'aspect d'un Roi chéri
 Peut encor des mutins, domptant l'aveugle rage,
 Sauver le malheureux qui leur a fait outrage.



SCÈNE VII.

LE ROI, BAYARD, MONTALE, LAUTREC,
UNE FOULE DE CITOYENS ARMÉS.

UN CITOYEN, *au peuple, en montrant Héroët.*

QU'IL meure, il a trompé le plus clément des Rois.

LE ROI, *au peuple.*

Arrêtez. Pour punir, n'avez-vous pas les loix ?
Serez-vous assassins pour me venger des traîtres !
Est-ce ainsi qu'un Français doit s'armer pour ses maîtres ?
Est-ce en foulant aux pieds l'honneur, l'humanité,
Qu'il poursuit les méchans qui l'ont persécuté ?
La bonté fut toujours la vertu de vos pères,
Et vous la remplacez par des mœurs sanguinaires ?
Ah ! loin ces attentats, loin ces proscriptions
Qu'enfantent la discorde et les préventions.
Le cri d'un peuple juste, est : malheur aux coupables.
Mais, prenez-vous si peu les jours de vos semblables,
Qu'il faille les punir dès qu'ils sont soupçonnés ?
La loi les convaincroit, vous les assassinez !
Sauvez le nom Français de tant d'ignominie.
Si de l'orgueil des Grands et de leur tyrannie
Vous fûtes comme moi le jouet malheureux,
C'est du glaive des loix qu'il faut s'armer contre eux.
Vous hâtiez la vengeance, il faut savoir l'attendre.
Sur le crime à pas lents il faut la voir descendre.
Elle en est plus terrible, et ses coups plus sacrés...
Mais je vous vois frémir... Sur vos fronts égarés

Je lis toute l'horreur qu'inspire un si grand crime.
Citoyens, à ma foi livrez votre victime,
Vous en aurez raison. J'en jure par les loix,
Dont l'antique puissance est au-dessus des Rois.

LE CITOYEN.

Peuple, aux genoux du Dieu qui veille sur la France,
Abjurons à jamais le meurtre et la vengeance ;
Et quand notre bonheur fait ses vœux les plus doux,
Rendons-lui le repos qu'il a perdu pour nous.

*(Tout le monde se prosterne aux pieds
du Roi , qui fait signe aux soldats
d'emmener Héroët.)*

SCENE VIII & dernière.

LE ROI, BAYARD, MONTALE, PEUPLE.

BAYARD.

Du pouvoir d'un bon Roi, quelle image imposante !
Sur un peuple chéri que sa voix est puissante !
Les voilà, ces Français, de carnage affamés ;
Ils frappoient, leur Roi parle, ils sont tous désarmés.

(Au Roi.)

Profitez, ô Louis, de cet exemple auguste ;
Que le meilleur des Rois soit aussi le plus juste.

LE ROI, au peuple.

Oui, Français, devant vous je le jure à Bayard.
Effrayé des malheurs qui suivroient mon départ,

Je renonce aux lauriers que promet la victoire.
A régner sur vos cœurs, je bornerai ma gloire,
Vivre au milieu de vous, rassembler près de moi
Tous ceux qui de mon peuple ont l'estime et la foi,
M'aider de leurs conseils pour gouverner l'Empire,
Vous rendre heureux, voilà le triomphe où j'aspire.

M O N T A L E.

O mon Roi ! quels transports et de joie et d'amour,
Vont, sous mes simples toits, signaler mon retour !
Comme je vais d'un mot ranimer le courage
De mille infortunés qu'on tient dans l'esclavage !
Grace aux soins de Bayard, il vous est dévoilé
Ce joug, dont sous le chaume un pauvre est accablé.
Et si le seul récit de mes peines cruelles
A fait couler sur moi vos larmes paternelles,
S'il est vrai qu'à vos yeux nous soyons tous égaux,
O mon Roi, quand de près vous aurez vu les maux
D'un peuple qui vous croit, même dans sa misère,
Assez juste, assez bon, pour vous nommer son père,
Combien vous bénirez l'heure où la vérité
A répandu sur vous son auguste clarté !

L E R O I.

Ah ! si le ciel un jour remplit mon espérance,
Français, vous pourrez tous jouir de ma présence ;
Oui, lorsque les Etats, par de plus sages loix,
Du peuple et du Monarque auront fixé les droits,
A l'instant, où ce trône entouré de ruines,
Ne sera plus en butte aux fureurs intestines,
Prompt à me dépouiller de ce faste imposant
Qui rend un Roi plus fier, sans le rendre plus grand,
Heureux d'être gardé par l'amour que j'inspire,

J'irai, l'olive en main, parcourant mon empire,
 Consoler mes enfans de nos malheurs passés,
 Payer par mes bienfaits les pleurs qu'ils ont versés,
 Et puissé-je bientôt à la cause commune,
 Voir les Grands avec moi consacrer leur fortune,
 Et m'aider, en prenant le pauvre pour ami,
 A réparer des maux dont j'ai long-temps gémi.

F I N.

